

## Attention à la poésie

Axel Maugey

Volume 21, Number 86, Spring 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54937ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Maugey, A. (1977). Attention à la poésie. *Vie des arts*, 21(86), 60–61.



## Attention à la poésie



AXEL MAUGEY

Attention! Il faut lire attentivement les poètes d'aujourd'hui car ils annoncent la société de demain et sa conscience. C'est en tout cas l'impression que l'on retire de quelques recueils parus dernièrement. Les poètes, qu'ils soient formalistes, atomiques, lyriques, traditionnalistes ou néo-quelque chose, inventorient la plupart du temps les «possibles dans une période de transition», pour reprendre les propos mêmes de Marcel Rioux, parus dans *Possibles* et qui rejoignent ceux des poètes.

Dans cette revue, Roland Giguère et Gérard Godin signent quelques poèmes fort beaux où le rêve cher à l'auteur d'*Adorable femme des neiges* s'associe à l'effort conscient de celui que l'on peut appeler comme Benjamin Perret «le merveilleux détailleur de mots»:

*Et que tremble au moins la main  
quand le coup part.*

Dans *Espaces d'ombre*<sup>1</sup>, Mario Cotté se moque des nouveaux maîtres à penser et n'a donc rien d'un théoricien de l'écriture, ce que d'aucuns lui reprocheront. Pas question de le comparer à qui que ce soit, même à Paul-Marie Lapointe avec qui, pourtant, il semble partager quelques fragments d'être et débusquer certaines vérités. Chez lui, nulle rhétorique de la revanche de classe mais, ici et là, des explosions de révolution universelle en des élans successifs qui finissent par aboutir à une paix idyllique, à une communion intégrale et harmonieuse.



Mais avant, il s'identifie aux humiliations terribles que subit l'homme moderne, ce galérien de l'intolérable. Tantôt satirique, tantôt tendre, d'une tendresse qui mène à une révolte lyrique, Mario Cotté dénonce aussi bien ceux qui manient les ficelles de l'inlassable tragédie que ces étranges cellules humaines d'où sourd à gros bouillons une vie artificielle. Comme vous le voyez, ce poète n'a rien à voir avec les systèmes articulés d'idéologues:

*Nul autre que le tocsin répond à l'écho.*

Dominique Lauzon, lui aussi, échappe aux définitions maladroites. Il faut dire que cela n'a rien d'étonnant parce qu'il aime la vie, *La Vie simple*<sup>2</sup>, comme nous l'indique le titre de son recueil. Refusant la *logique* du monde tel que nous le subissons à longueur d'année, qu'il soit marxiste, capitaliste ou autre, il sait, en vérifiable artiste, pénétrer dans l'univers des rêves et de l'inconscient. Bien qu'il soit le plus souvent fasciné par son vertige intérieur, le poète n'en oublie pas pour autant de parler à ses amis les hommes.

Il s'agit de savoir lire dans cette poésie, qui n'a rien de fabriqué, l'appel d'une parole toute pétrie de joie et d'amour. Rien de tel pour redonner une sorte de confiance illimitée en la poésie.

Ces poèmes suivent trois grands cycles: la nature, l'échange et l'amour. Que l'insaisissable présence de Paul Éluard vienne de temps à autre élever telle ou telle image à une rencontre inédite ne surprend pas. Que le souvenir majestueux d'Alain Grandbois influe avec une discrétion rare sur tel ou tel poème, il n'y a là que la certitude en un enracinement de plus en plus profond dans la «Terre Québec»; non pas, de grâce, celle des adorateurs du veau d'or — en témoigne un poème d'une ironie corrosive à la page 43 — mais celle où la liberté, si chère à tant d'artistes, investit soudain la conscience.



Si de nombreuses images ont la splendeur des choses rares, c'est parce que Dominique Lauzon connaît fort bien certaines techniques surréalistes:

*Nu soleil balle dans la vitre.*



Si belles qu'en soient la nature et la sensualité avouée sans être agressive, ces poèmes n'oublient pas de saluer au passage d'autres thèmes également chers à Apollinaire et à Saint-Denys Garneau. Les poèmes de Dominique Lauzon se lisent telle une musique chargée d'odeurs, de l'odeur douce du corps aimé de celle qui se coule contre l'amant pour partager un peu de cet instant situé au-dessus du temps:

*De ciel à saule et vertige  
les amants guitare en fleurs  
s'abreuvant à la nuit bleue  
les amants.*



Lauzon n'oublie pas que la poésie a pour fonction première d'éterniser un bref instant de bonheur.

Patrick Coppens, quant à lui, appartient à la race des «fous de l'écriture». *Pas de*<sup>3</sup>, titre à la fois provocant et subtil, glisse sur les détails pour mieux les définir. Il déteste les «jivaros» (les psychanalystes) et se moque éperdument des genres. L'ironie fuse à chaque instant, et c'est avec une mobilité extrême qu'il nous rapporte ses expériences burlesques en société.

Il faut se méfier de situer vite cette œuvre originale, toujours sur sa lancée. Éloge de la folle pensée qui déduit de l'absurde l'inanité de tout changement social ou politique, *Pas de* nie l'horreur d'exister tout en l'exprimant. Nul doute que son surréalisme soit tempéré par quelques derniers soubresauts d'intellectualisme. Mais l'esprit, loin de se sentir coupable d'une telle transgression, assure une sorte de transcendance à la quotidienneté terriblement fardée des sentiments et du texte où les propos pour la postérité côtoient volontiers d'autres désespoirs beaucoup mieux dissimulés:

*pas d'erreur, il faudra  
tout recommencer. \**



Qui refuserait de parcourir la réalité douloureuse d'une poétesse dont l'âme est une île à la dérive? Qui refuserait, en ces temps d'angoisse et d'opprobre, d'accepter un échange fort intime entre le moi et le toi, entre l'animus et l'anima, sans se soucier pour une fois que des cris ne soient prononcés ou que des haines ne soient dispensées? Qui enfin refuserait à une poétesse de divulguer un peu de l'amour de ce monde, un peu de ce mystère qui appartient quoi qu'on en dise à notre condition?

*Brèches*<sup>4</sup> de Louise Gareau-Des Bois nomme la solitude, le besoin d'aimer, le rêve et la mort. Ce recueil révèle les liens étroits qui existent entre la poésie et la psychanalyse. *La Gradiva* de Jansen permet de comprendre que le poète doit évoluer seulement au niveau où l'humain trouve toujours un peu plus d'authenticité.

Rien n'est plus émouvant que ce monde tiré du désert par l'élan et le courage lumineux de l'amour qui se cherche. S'il ne faut pas s'étonner que Denys de Rougemont ait ouvert la voie à Marc Cholodenko, l'on comprend mieux alors les liens qui unissent la poésie d'Anne Hébert et de son cousin à celle de Louise Gareau - Des Bois:

*Ne me laisse pas sombrer au large de l'île.*



A la lumière de ses réflexions sur le langage et la narration, Zéro Legel c'est-à-dire Gilbert Langevin, essaye de montrer, dans *L'Avion rose*<sup>5</sup>, que le texte représente le seul espace pensable. La construction du recueil laisse cependant perplexe.

Écriture éclatée, souvent lassante, car trop mobile, même si l'on ressent l'excitation de celui qui est tout à la joie de son écriture. Le plus souvent, ce qu'il nous propose nous semble singulièrement bâclé. Les jeux de mots diluent trop une sensibilité marquée au fer rouge. Qu'il nous soit permis de douter que l'homme puisse être réduit à un tel jeu verbal où la gratuité cache la gravité d'un projet que Gilbert Langevin est pourtant tout à fait capable de mener à bien:

*Ménagez vos bâillements sinon je me déculotte.*



*Étreintes*<sup>6</sup> de Jean-Noël Pontbriand exorcise facilement des démons de la démesure. On eût aimé cependant que le poète évitât d'utiliser certains mots abscons. Cela dit, sa poésie tente de nous réconcilier avec le grand souffle de la nature. Relativement loin des rites et de discours stéréotypés, Pontbriand nous entraîne sur les chemins d'une recherche assez vivifiante.

Bien que cette poésie soit assez traditionnelle, elle sollicite le lecteur à force d'images et d'enchantement.

L'ombre règne sur cet univers où une certaine magie de l'hiver désagrège images et souvenirs. S'il est, comme Verlaine, tourmenté par une musique toute intérieure, l'auteur n'en est pas moins intéressant malgré certaines faiblesses d'une écriture en voie d'affirmation:

*Le faucon voyageur se libère.*



Si Cocteau essayait de se dépêtrer, avec une habilité rusée, des rets dans lesquels on prétendait l'enfermer, Robert Godin, dans *Les Jumelles interdites*<sup>7</sup>, suit fort librement l'exemple du maître. Comme celui de Coppens, ce texte refuse longtemps d'être transgressé — même si les indices abondent. Terroriste du sexe, stratège de l'ambiguïté, l'auteur nomme peu à peu les élans d'une conscience qui essaye d'unir l'homme, ce fou, à l'univers, pour reprendre une formule fort chère à Malraux.

Souvent décousus, les souvenirs, mêmes s'ils s'avèrent ironiques et fragmentaires, imposent une rédemption: clef peut-être de ces poèmes nés des profondeurs insondables de la chair liée à une vie vertigineuse, étrangère. À côté de ce dualisme, une quête essaye de s'illustrer; c'est elle que l'on retiendra:

*Je ne suis plus cet ange aux désirs avortés.*



Pour conclure, si les ouvrages de Mario Cotté, de Dominique Lauzon et de Patrick Coppens n'aboutissent peut-être pas toujours à la «beauté convulsive», ces poètes, en pratiquant cependant un onirisme conscient et éveillé, participent avec force à une subversion fort subtile.

Quant aux autres, c'est parce qu'ils revendiquent une plus grande liberté qu'ils nous touchent à l'occasion en attirant notre regard sur ce qui souffre, bouge et vit.

1. Sherbrooke, Éditions Naaman.  
2. Outremont, Nouvelles Éditions de l'Arc.  
3. Montréal, Les Éditions Quinze.  
4. Québec, Éditions Garneau.  
5. Montréal, Éditions La Presse.  
6. Saint-Lambert, Éditions du Noroît.  
7. Trois-Rivières, Écrits des Forges.